L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 2 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI, 2 SEPTEMBRE 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons)	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons)	75

Du travail aux femmes !

Dans toute famille bien constituée, quel que soit le degré qu'elle occupe sur l'échelle sociale, la femme doit travailler au bien-être de la communauté.

Si l'épouse est l'égale du mari, sa moitié, comme on dit dans un langage d'une sublime simplicité, elle le doit moins à ce qu'elle est la mère de ses enfants, qu'à ce qu'elle contribue, comme lui, soit au confort, soit à l'opulence, soit à l'ornement, à la gloire de la maison.

C'est là une règle invariable à laquelle aucune ne se soustrait impunément, qu'acceptent de grand cœur, du reste, toutes les honnêtes natures. Souvent même, vous les voyez aller au-devant du travail avec une ardeur, une intrépidité que l'on est obligé de modérer ; livrées à elles-mêmes, elles dépasseraient le but, et, en compromettant leur santé, mettraient en danger l'avenir de la famille. Or, le travail de la femme prend diverses formes suivant les différentes situations de fortune de la communauté, suivant la prospérité ou le malheur des temps.

Au sein de l'opulence, il est agréable, brillant, fait tout entier d'esprit et d'élégance ; il consiste pour elle à exercer une haute direction sur son intérieur, à donner dans le monde de l'éclat au nom qu'elle porte, à jouer un rôle de reine dans son salon.

Au milieu de la gêne, au contraire, alors que l'avenir de la famille est douteux, alors que le prix des labeurs de l'époux est réduit, que ces labeurs ne peuvent plus assurer au ménage le confort, le pain du lendemain, le travail de la femme prend une autre direction ; sans cesser d'exister au foyer domestique, il tend à s'répandre au dehors ; il cherche à se caser quelque part, dans l'enseignement, dans l'industrie, dans le commerce.

Jadis le mari fournissait à la maison toutes les provisions, toutes les nécessités de la vie ; la femme n'avait qu'à en faire la distribution autour d'elle ; l'homme passait toute la journée au dehors, dans son atelier, dans son bureau ; sa compagne restait à l'intérieur, pour ainsi dire, à l'économat.

Aujourd'hui, il lui faut également se mêler aux travaux de l'extérieur, elle en est quitte pour presser un peu plus son du logis. Avec un entrain, une rapidité, une adresse qui n'appartiennent qu'à elle, la voilà qui aide la domestique, quand elle en a une, à faire le ménage, comme on dit, à tout mettre en bon ordre, à tenir les appartements en un irréprochable état de propreté. Le mobilier ne vaut peut-être pas deux cents piastres ; mais il est aussi net, aussi luisant que celui qui en a coûté deux mille. Puis, en un tour demain, elle se fait une toilette, simple souvent, élégante toujours, coquette même, cela lui arrive parfois. Et pourquoi pas ? Le soin de sa personne, c'est une partie de sa dignité à elle ; c'est son porte-respect à l'extérieur ; c'est un des secrets de sa puissance à l'intérieur de la maison. Après tout, elle est le chef-d'œuvre du plus grand, du premier de tous les artistes ; la toilette est son cadre ; il faut qu'il soit digne d'elle.

Voyez-la maintenant courir ici, là, donner la leçon, faire sa classe, porter l'ouvrage fait, en chercher d'autre à faire. Bien souvent il lui arrive de n'en pas trouver, et c'est là son grand désespoir ; car elle sait que son travail est nécessaire au bien-être de la famille ; et, pour elle, le dévouement, c'est la vie.

Cette petite esquisse informe, n'est-ce pas la reproduction de ce qui nous est arrivé dans le passé, de ce qui se passe aujourd'hui au milieu de nous ?

Quelle étonnante transformation chez la femme, au sein de la population qui nous entoure ! Comme elle est devenue sérieuse, économe, travailleuse ! De l'ouvrage ! elle en demande à tous les échos d'alentour ; il lui en faut absolument ; et demain, après demain, mais avant qu'il soit longtemps, elle en aura. Vous savez le proverbe : Ce que femme veut..... Soyez persuadés qu'elle ne le fera pas mentir.

La première, la plus grande de toutes les questions pour nous, c'est donc de procurer du travail à la femme, pour l'aider à relever la famille tombée dans la détresse. C'est là plus sage des mesures économiques à prendre ; c'est la plus habile des politiques.

Ah ! si nos politiciens connaissaient un peu leur métier, aux qui parlent tant de l'abaissement de la Louisiane, et du besoin de son relèvement, ils sauraient que le premier moyen de lui rendre son prestige perdu, c'est de refaire sa fortune, de lui redonner son ancienne opulence, son ancienne prospérité. Un pays riche est toujours influent. Or, partout où la somme travaille, le pays est riche ; parce que le seul fait que la femme produit 25, pour cent, suppose que le travail de l'homme rapporte 75 au 100 pour cent, le double, ou peu s'en faut. La proportion n'est peut-être pas très juste ; mais il en a été de tout temps ainsi.

En tout cas, c'est une somme claire et nette qui s'ajoute à la richesse publique et, toujours; invariablement, contribue puissamment à grossir le fonds de réserve du pays, aussi bien que de la famille.

On dit, et avec raison, que la France est riche, très riche. Soyons-en persuadés, la seule et unique cause de cette richesse, c'est le travail de la femme.

Il nous faut donc, immédiatement et avant tout, trouver de l'emploi à son activité, à son dévouement. Il lui en faut au nom de son intérêt et de sa dignité à elle, épouse et mère de famille ; il lui en faut au nom de notre intérêt, de notre dignité, de notre honneur d'hommes, de citoyens, de Louisianais, d'Américains.

Pourquoi ne travaillons-nous pas efficacement à l'établissement des magnaneries parmi nous ? La femme se jetterait avec ardeur dans cette merveilleuse et fructueuse industrie de la production de la soie ; elle en appelle à grands cris la création.

Pourquoi n'établissons-nous pas des ateliers d'articles de modes, au lieu d'aller chercher en Europe ou au Nord une foule de produits élégants et riches que nous pourrions envoyer au dehors, au lieu de les en faire venir à grands frais ?

On vante beaucoup, et à juste titre, même au Nord et à l'Est, où on la jalouse un peu, l'adresse merveilleuse, la dextérité sans égale des doigts de la femme du Sud. Pourquoi donc ne les mettrions-nous pas à profit, pour nous et pour le pays ? Pourquoi ne l'aiderions-nous pas à en tirer parti pour elle-même et pour sa famille ? Nous faisons grandement parade de notre titre de citoyen, de notre patriotisme. Son grand titre à elle, c'est d'être mère de famille; son pays, c'est sa maison; son patriotisme, c'est l'amour du bien-être et du confort de l'intérieur. Pourquoi la laisser souffrir dans ce qui fait tout son orgueil, toute sa joie, quand nous pourrions si facilement combler ses vœux, la rendre heureuse et, du même coup, satisfaire nos intérêts et notre amour-propre à nous-mêmes ?

Oui, notre amour-propre; car notre bonheur, à nous hommes, qui vient plus de la satisfaction de l'esprit que de celle du cœur, qui est plus fait de vanité que de tendresse, ne consiste-t-il pas, avant tout, dans la contemplation du bien-être qui se manifeste dans notre intérieur, et dans le petit étalage que nous en pouvons faire à l'extérieur ? Ne nous mettons-nous pas avec orgueil dans cette aisance qui nous entoure, et que nous regardons comme notre propre ouvrage ?

Eh bien, quand la femme s'offre à contribuer, par son travail, à cette satisfaction de notre esprit, lui en refuserons-nous les moyens ?

Créons donc parmi nous quelques unes de ces petites industries où brille son adresse, où se manifestent ses merveilleuses aptitudes ; fondons des ateliers où elle puisse rencontrer des compagnes qui donnent à son courage et à ses talents l'aiguillon de l'émulation, et nous verrons bientôt se transformer nos intérieurs et notre communauté, et régner l'abondance là où s'était installée la gêne.

Bonne nouvelle.—On nous apprend que le syndicat Erlanger va relier Selma et Mobile à son système à partir du mois prochain. Il va établir une ligne de fer directe entre Chicago et la Nile-Orléans. On voit que notre réseau de chemins de fer se complète rapidement.

Nous avons sous les yeux le "Jolly Joker," feuille satirique publiée par M. R. B. May, 14 Commercial Place. Nos autorités municipales n'y sont pas flattées.

Lever Steam Cotton Press—On verra aux annonces qu'une réunion générale des actionnaires de cette compagnie doit avoir lieu aujourd'hui, samedi, au No 167 rue Gravier, pour délibérer sur la vente des immeubles de la compagnie et la répartition de l'actif.

Un économiste vient de pousser un nouveau cri d'alarme au sujet de la diminution constante des naissances en France.

La véritable cause est dans l'infécondité volontaire des mariages, par suite de l'élévation incessante du prix de toutes choses.

Mais à côté de cette cause générale il y en a d'autres très importantes.

Celle-ci, par exemple : chaque année il meurt en France une moyenne de 160,000 enfans âgés de moins d'un an, et sur cent de ces décès il y en a environ quarante par suite de défaut d'alimentation.

Ne sent-on pas que de sérieuses mesures s'imposent de ce côté et que cette question nationale ferait le sujet d'une discussion parlementaire pour le moins aussi utile que celle de bien des interpellations sur des points tout à fait secondaires ?

—Autre aspect de la question.

Dans une de ses dernières séances, le conseil d'arrondissement de Bordeaux a émis le vœu que le décret de la première République, aux termes duquel le sixième fils était élevé aux frais de l'Etat, soit remis en vigueur.

C'était là, en effet, une mesure excellente.

Pourquoi ne pas la rétablir ?

La considération budgétaire s'efface devant le salut national.

—Un crime commis à Berlin rappelle l'assassinat de Tropmann.

La femme Conrad et ses quatre enfants, victimes de ce crime inouï, habitaient depuis dix-huit mois un petit logement au rez-de-chaussée d'une maison de la Fruchtstrasse, dans le quartier nord-est de la ville.

Le chef de la famille, ancien garçon de bureau mais qui depuis longtemps s'était abandonné au désœuvrement et à la débauche, vivait non loin de là, dans une maison de la Gruner Weg, avec une fille soumise.

Bien que s'étant séparé de son mari, la femme Conrad continuait à recevoir les visites très-fréquentes de ce misérable auquel, en dépit de son mépris, elle avait conservé un reste d'affection.

C'était, d'après ce qu'affirment les voisins, une femme très honnête et qui travaillait nuit et jour pour nourrir ses enfants.

Samedi matin, vers sept heures et demie, Conrad se présenta au logement de sa femme dans un état d'émotion extraordinaire. Il frappa, et comme il ne recevait pas de réponse il revint quelques instants plus tard, suivi d'un serrurier.

On ne put cependant ouvrir, et force fut de s'introduire par la fenêtre.

Le spectacle qui se présenta aux yeux des assistants était effroyable.

La femme Conrad et la plus jeune de ses enfants, une fille de dix-sept mois, étaient pendues à un gond de la porte ; elles étaient mortes.

Les trois autres enfants, des garçons âgés de huit, de sept et de quatre ans, avaient disparu. On les chercha inutilement dans les trois petites pièces dont se compose le logement ; alors Conrad, ayant l'air de céder à un horrible soupçon, prend sur une commode la clef de l'armoire, ouvre pâli recule assaillit épouvanté et presque évanoui.

Les assistants se précipitent et constatent que les malheureux enfants sont là, morts, aux aussi, et pendus à de solides patères.

Conrad, interrogé, d'abord affirmé qu'il s'était présenté chez sa femme à cinq heures du matin, et l'avait quittée en bonne santé ; mais les voisins contestèrent son dire en affirmant que Conrad avait passé toute la nuit dans le logement de sa famille.

Il est à supposer que le misérable a profité du sommeil de ses victimes pour les étrangler sans qu'elles pussent se défendre ou appeler au secours.

D'après le nouveau projet, la composition de l'armée française en Algérie serait déterminée ainsi qu'il suit :

6 bataillons de chasseurs à pied;
4 régiments de zouaves, à 6 bataillons;
4 régiments de tirailleurs indigènes, à 4 bataillons;
2 régiments de légion étrangère, à 4 bataillons;
4 bataillons d'infanterie légère d'Afrique;
5 compagnies de discipline;
6 régiments de chasseurs d'Afrique;
4 régiments de spahis;
4 compagnies de cavaliers de remonte;
15 batteries d'artillerie, a former ultérieurement 3 bataillons;
1 bataillon du génie à 9 compagnies;
4 escadrons du train des équipages, à 4 compagnies;
1 section de secrétaires d'état-major et du recrutement;
4 sections de commis et ouvriers militaires d'administration;
4 sections d'infirmiers militaires;
5 compagnies de gendarmerie formant 2 légions.

Les formations supplémentaires qui seraient la conséquence de cette organisation n'auront lieu que successivement, dit l'exposé des motifs, et selon les ressources du recrutement. Quand le 19e corps sera complètement constitué, son effectif dépassera d'un tiers environ l'effectif actuel et la dépense annuelle sera accrue d'une somme de vingt millions en chiffres ronds. Cette charge n'est pas sans importance, mais le pays la supportera certainement si elle doit fournir un sûr moyen d'opérer une réforme nécessaire, ou, pour mieux dire, de donner à l'organisation existante, le développement qu'elle comporte.

La politique de M. de Bismarck

Nous ne sommes pas de ceux qui, à tout propos et hors de propos, s'écrient : "C'est M. de Bismarck qui a fait ceci ou voulu cela," comme l'on disait, autrefois, "C'est Pitt ou Cobourg." Certes, il ne nous viendra pas à la pensée de nier que le puissant chancelier de l'empire d'Allemagne exerce, en Europe, une très grande influence, et que son opinion compte, pour beaucoup, dans les résolutions des chancelleries ; mais nous pensons également que sa volonté n'est pas aussi prépondérante qu'on veut bien le dire, et que sa force vient surtout, chez nous comme ailleurs, de l'excès même de l'influence qu'on lui attribue.

En ce qui concerne la France, notre opinion est que M. de Bismarck n'a nullement l'intention de lui faire la guerre, par plusieurs raisons, dont la principale, et la meilleure, c'est que l'Allemagne, à aucun prix, ne veut de guerre contre nous. Nous n'avons donc pas la crainte que M. de Bismarck fonde sur la France, à un moment donné, pour l'écraser. Il sait très bien, d'ailleurs, que la besogne, aujourd'hui, serait rude, et il n'a nulle intention de l'affronter.

Non, l'objectif de M. de Bismarck, quoi qu'en pensent certains pusillanimes, n'est point de faire la guerre à la France ; c'est d'empêcher, au contraire, que la France ne soit, de longtemps, en état de faire la guerre à l'Allemagne. Car, il faut bien nous persuader de ceci : c'est que l'Allemagne craint plus que nous ne fondions sur elle, dans une guerre de revanche, qu'elle ne désire fondre sur nous dans une nouvelle guerre d'agression.

Ces conditions étant données, ce que doit désirer M. de Bismark est tout indiqué : c'est que la France, par une série de complications à l'extérieur, soit, en quelque sorte entraînée hors de chez elle et affaiblie au lieu d'être concentrée, organisée et forte. Il est certain, en effet, qu'en éparpillant ses forces, dans des expéditions extérieures et lointaines, la France, s'affaiblit, à l'intérieur, et que, de la sorte, l'Allemagne a moins à la craindre.

Là est toute la politique du chancelier allemand ; nous pousser dans des aventures extérieures; désorganiser nos forces ou du moins empêcher qu'elles n'aient la solidité nécessaire pour pouvoir être, à un moment donné, en état ou d'attaquer ou de résister. C'est pourquoi M. de Bismarck, dans les complications égyptiennes, n'est pas été fâché de nous voir nous compromettre et nous engager à la suite de l'Angleterre, c'est à dire nous affaiblir.

Il est certain qu'il y a en Egypte, de très graves intérêts à protéger et à défendre ; nul ne le conteste. La question est de savoir si, pour graves qu'ils soient, ces intérêts sont assez majeurs pour nous faire risquer les intérêts primordiaux de la patrie et perdre de vue ce que doit être notre objectif constant et essentiel : la concentration de nos forces sur notre propre territoire, en présence d'une frontière entamée, ouverte même.

Eh bien ! contrairement à l'avis de M. Gambetta, la Chambre a pensé que, quel que grave que fut notre intérêt, en Egypte, il y en avait un plus grave encore : c'est de nous concentrer à l'intérieur, de ne point nous disséminer, c'est-à-dire nous affaiblir. Et cela, non pas par crainte que l'Allemagne nous attaquât, non ; mais par cette raison bien simple qu'il importe, dans l'intérêt supérieur de la patrie, d'être forte et de le devenir de plus en plus, vis-à-vis d'un pays qui a fait de la force un culte.

Et les événements qui viennent de se dérouler montrent combien nous avons en raison. Il est constant, en effet, que M. de Bismarck vient de recevoir un échec diplomatique des plus sensibles. Après avoir poussé la Turquie à résister, après avoir, en quelque sorte, pris l'empereur ottoman sous sa totelle, il l'abandonne et le livre à tout ce que l'Angleterre en prétend exiger. M. de Bismarck subit donc,—pour le moment du moins,—l'action anglaise qui s'exerce en dépit même de ce qu'il eut voulu et préféré.

Mais croit-on que si, au lieu de l'Angleterre, c'eût été la France qui fût entrée en scène, les choses se seraient passées ainsi ? L'Allemagne n'a aucune prise sur l'Angleterre, qui, grâce à sa ceinture d'eau, à sa puissante marine, peut, par certains côtés, braver impunément non-seulement l'Allemagne, mais l'Europe même. Est-ce qu'en est ainsi de la France ? Est-ce que notre pays est dispensé de compter—comme le fait l'Angleterre—avec les puissances continentales ? qui saurait le soutenir ? Donc, reprocher à la France sa politique prudente et prétendre lui faire honte en lui montrant l'audace de l'Angleterre, c'est se *tromper* grossièrement sur les situations relatives de l'une et l'autre puissance ?

Et ce qu'on pense que, la France engagée, en Egypte, comme l'est notre vaisseau l'Angleterre, l'Allemagne eût filé doux, comme on la voit faire, et abandonné la Turquie ? Non; M. de Bismark eût poussé la Turquie, de façon à nous engager plus avant encore. Pourquoi ? pour nous faire la guerre ? Non, pas précisément, peut-être; mais pour nous mettre, de longtemps, dans l'impossibilité de faire un mouvement; pour nous affaiblir, et arriver à ce résultat, qui est son but suprême : que la France, ayant éparpillé ses forces vives, étant engagée, au loin dans des entreprises difficiles, n'exerce plus, en Europe, aucune influence, et ne crée, pour l'Allemagne, aucun danger.

Voilà pourquoi la politique de prudence et de réserve est meilleure et plus patriotique que la politique d'intervention. La France a, chez elle, des intérêts majeurs et directs, et il faut qu'elle soit toujours en état d'empêcher qu'ils soient mis en péril.

[*Le Journal du Hâvre*]

Le *Voltaire* :

Si nous observons peu l'Allemagne, celle-ci nous observe avec une infatigable attention.

Non voisine d'outre-Rhin ont été frappés de nos bataillons scolaires :

"Il faut, s'écrie le *Tageblatt*, de Berlin, que nous suivions nos rivaux sur tous les terrains où ils chercheraient à nous surpasser.

"Ce que nous avons gagné par l'instruction des réservistes est compensé au delà par l'éducation militaire donnée par nos rivaux à la jeunesse, et, sous ce rapport, les Français sont plus que jamais nos supérieurs."

Le *Paris* dit, à ce sujet, que le mouvement est parti de Francfort et qu'au mois d'avril un comité, réuni pour la formation de bataillons scolaires, adressait au président de police de cette ville un projet de création de deux phalanges : l'une composée de garçons de douze à seize ans, l'autre de jeunes gens de seize à vingt ans.

"La présidence de police, ajoute notre confrère, en référa à l'administration provinciale, à Wiesbaden, qui déclara ne pouvoir autoriser des réunions armées en rase campagne. Une deuxième pétition proposant de mettre entre les mains des jeunes gens des fusils ayant seulement la forme des fusils Mauser, mais dont on ne pourrait se servir pour tirer, fut de même repoussée, parce qu'une arme imitée n'en est pas moins une arme.

"Le comité ne se rebuta point. Il s'adressa directement à M. de Moltke, qui, dans sa réponse, loua son patriotisme, mais se réusa, sous prétexte que si l'administration provinciale refusait d'entrer dans les vues qui lui avaient été soumises, c'est qu'elle devait avoir pour cela des motifs qu'il ignorait lui-même. En terminant, M. de Moltke renvoyait les pétitionnaires devant le ministre de l'intérieur.

"Celui-ci n'a pas encore donné sa réponse; mais les requêtes actuelles de la presse allemande indiquent que l'autorisation demandée ne se fera pas attendre".

On se rappelle que la revue du bataillon scolaire passée le 13 juillet dernier attira vivement l'attention des Allemands, et que plusieurs organes de la presse d'outre-Rhin lui consacrèrent des articles admiratifs.

Billet gagnant.—M. Robert Phillips, demeurant, 187 rue Palmyre, décédé, ainsi qu'on la verra plus loin, avoir gagné la somme de $2400 au tirage à combinaisons de la loterie de la Louisiane, mercredi, 30 août 1882. Son billet portait les numéros 9, 20, 67, et lui avait coûté 25 sous au bureau de Jules Clerc, 56 rue Front. La réclamation présentée au bureau de la compagnie, sans délai aucun, il lui a été fait droit.

Horsford's Acid Phosphate Lemonade.

Le Dr C. C OLMSTEAD, de Milwaukee, Wis dit: J'en emploie plusieurs bouteilles dans ma famille, tous les ans, comme "limonade", j'en fais le plus grand cas.

—Le Bitter Malak est un excellent cordial

La France, l'Espagne, l'Italie, la Russie.— Une question d'alliance.

La lecture des journaux étrangers n'est pas sans intérêt en ce moment.

Voici, par exemple, comment une feuille russe, le *Rouss*, s'exprime au sujet des affaires d'Egypte :

"Nous n'avons pas de raison pour nous occuper des intérêts de l'Allemagne et de ses alliés plus que des intérêts de l'Angleterre. Nous n'avons pas besoin de suivre la politique des autres Etats. Nous n'avons qu'à nous occuper des intérêts de la Russie.

"Il est hors de doute que le centre de gravité de la question d'Orient est transféré du Bosphore au canal de Suez, de Constantinople et de la Turquie d'Europe à la côte septentrionale de l'Afrique et dans l'Asie-Mineure.

"Mais ce déplacement donnera lieu à un remplacement, et si l'Autriche-Hongrie se dispose, avec l'appui de l'Allemagne, à remplacer la Turquie, toute combinaison politique capable d'empêcher la réalisation de ce projet doit être appuyée énergiquement par la Russie.

"Nous ne pouvons et ne devons avoir qu'un but : le Bosphore. Il faut que le Bosphore soit à nous et que la presqu'île des Balkans n'appartienne jamais, et en aucune façon, à l'Autriche.

"Nous devons profiter, dans notre intérêt et dans l'intérêt des Slaves des Balkans, de tous les changements qui se produisent en Turquie, de tous les embarras et de tous les affaiblissements dont cette puissance peut avoir à souffrir.

"Quiconque sera prêt à nous aider à atteindre ce but sera notre allié, que ce soit l'Allemagne ou l'Angleterre, où la Turquie elle-même. Cela nous est égal.

"L'importance du Bosphore est aujourd'hui plus grande pour nous que celle du canal de Suez."

Ce langage, inspiré par un sentiment de grande franchise patriotique, se retrouve, à un autre point de vue, dans un journal espagnol, la *Illustracion militar*, qui publie un article important intitulé : Les *Alliances*, et dont nous traduisons les passages suivants, à titre de document devant servir à apprécier l'état d'esprit de nos voisins !

" Il a chez nous des gens qui caressent l'illusion qu'une alliance entre l'Espagne et l'Angleterre serait un moyen d'arriver à la restitution de Gibraltar. Cela n'est pas à prévoir, même de la manière la plus lointaine, étant donné la tradition de la politique anglaise, qui exclut toute rétrocession du rocher qui commande la Méditerranée.

"D'un autre part, il ne manquera point parmi nous de partisans d'une alliance avec l'Allemagne. Certes, un courant a pu se former dans ce sens à la suite d'offenses plus ou moins sérieuses qui ont pu nous être faites par le Parlement français quand il nous marchandait, récemment la reconnaissance d'un droit plus ou moins discutable (*mas o menos cuestionable*), mais les grands intérêts d'une nation ne doivent pas être subordonnés à des impressions passagères. Ecartant donc tout ce qui pourrait égarer le jugement nous examinerons froidement la situation.

"Si nous venions à nous allier avec l'Allemagne, la France resserrerait les liens de sa douteuse amitié avec l'Angleterre, et nous serions devant nos côtes immenses et démesurées toute la puissance navale de l'Angleterre qui, sous l'aiguillon de l'Allemagne de nous venir en aide et sans que nos armées de terre puissent aisément se combiner avec les siennes, parce que, grâce à la possession d'Helgoland, l'Angleterre garde la mer du Nord et peut couper les communications maritimes de l'Allemagne.

" Il serait de jeter un coup d'œil sur l'attitude prise dans l'affaire d'Egypte par chacune des puissances pour reconnaître où est notre véritable intérêt et ce que nous aurions à faire en cas de conflit européen. La Russie apprend de l'Angleterre avec défiance, par suite de la rivalité d'Asie; l'Italie a accueilli avec les signes de l'indignation le bombardement d'Alexandrie. La France concentre sa sollicitude sur la conservation d'une œuvre de civilisation. L'Espagne britannique inspire des sympathies et point de sympathie. Ceci doit régler notre conduite."

Le journal espagnol ayant établi que seule l'Angleterre peut s'opposer aux vues de l'Espagne sur le Maroc, et que d'un autre côté jamais les Anglais ne renonceront volontairement à la possession de Gibraltar, conclut en ces termes :

"Les ennemis de l'Angleterre doivent être nos amis, mais nous ne pouvons raisonnablement espérer que les puissances de premier ordre viennent solliciter notre alliance par dévouement pour nos intérêts particuliers. L'Espagne doit donc guetter le moment où, une scission se nouant, elle puisse en tirer profit.

"France, Russie, Italie, Espagne, tel'e est, selon notre estime, la combinaison préférable. Et de tout ce qui pourra rester de l'Europe, ce qui serait peu probable, car il n'y a guère à prévoir pour l'Angleterre d'autre alliance en ce cas que celle de l'Allemagne qui la spellerait par haine de la France.

"Pour nous, l'amitié de la France est l'objet d'une préférence spéciale. La France est notre sœur ; il y a entre ce pays et le nôtre de nombreuses affinités. Nous sommes sujets aux mêmes erreurs et capables des mêmes vertus. Les actes de la nation française se distinguent de ceux des autres peuples par un caractère d'abnégation qu'on ne retrouve pas ailleurs et qui lui assure la première place dans l'histoire de la civilisation.

"Si la France, donc, donne à ses relations extérieures l'impulsion que nous prévoyons, si elle inaugure une politique internationale plus prévoyante que celle à laquelle elle se tient depuis 1870, si elle reconnaît que l'Espagne est son alliée naturelle, si elle ne se complaît pas à raviver nos griefs nationaux et si enfin elle se décide à répudier toute complicité avec la politique anglaise, nous croyons à la possibilité d'une alliance russo-franco-espagnole et même italienne.

"Au résumé, si la France fait un pas vers nous, notre devoir est d'en faire deux."

Sans entrer dans la discussion des considérations que fait valoir la *Illustracion militar*, il nous paraît hors de doute que des raisons de toute nature doivent nous faire désirer une alliance solide et cordiale avec le vaillant peuple espagnol.

(*Le Voltaire.*)

Préventif contre les fièvres des Marais.

L'opinion de l'éminent Dr H. R. Walton, d'Annapolis, Md.—Le Tonique dit "Golden Liquid Beef, Tonic" est *par excellence*, supérieur à l'huile de foie de morue, ou à tout ce dont j'ai jamais fait usage pour des constitutions usées ou affaiblies ; il est surtout très précieux comme préventif des fièvres des marais. N'en demandez pas d'autres à votre pharmacien.

D'après les chiffres publié par le *Journal officiel*, en France, les recettes des impôts indirects ont donné, dans l'espace des six premiers mois de l'année courante, un excédant de 5,843,908 fr. sur la même époque de l'année précédente. Cet excédent a été produit par l'impôt sur les bâtiments [406,032 fr.], l'impôt sur le revenu [359.153 fr.] l'impôt sur l'eau-de-vie [196,688 fr.] la bière [666,327 fr.], le tabac [2,514,329 fr.], les timbres [1,091,040 fr.], les transactions judiciaires [1,530,583 fr.]

Ce chiffres prouvent que les efforts du gouvernement tendant à diminuer le déficit ont été couronnés de succès et que nous approchons lentement, mais d'un pas ferme, de l'équilibre budgétaire.

M. Schliemann prétend avoir découvert, dans ses fouilles pratiquées sur les ruine de Troie, le fameux palais de Pâris, œuvre d'artistes illustres, décrit dans le 6e livre de l'Iliade.

Ce palais comprenait un assemblage de plusieurs édifices dont deux ont été mis à jour par M. Schliemann. Ce seraient deux temples contruits en briques peu cuites, séparés par un simple parvis. L'un "Adyton" était interdit au peuple. L'autre renferme encore la base d'un soubassement rond de quatre mètres de diamètre, sur lequel se trouvait, dans l'origine, la statue vénérée dans ce temple.

M. Schliemann a donné connaissance du résultat de ses travaux dans la séance d'ouverture du congrès anthropologique de Francfort.

☞ Les médecins de notre ville sont unanimes à reconnaître l'efficacité du Malakof Bitter comme tonique.

Nouvelles Télégraphiques.

Londres, 28 août—On télégraphie d'Ismailia au *Times*: "Un officier est arrivé ici de la part du gouverneur du district entre Suakin et Massouah pour déclarer fidélité au khédive. Un grand prêtre mahométan a tenu ici une réunion à laquelle plusieurs indigènes influents étaient présents. Le prêtre les a adjurés de rester fidèles à Arabi Pacha. Le gouverneur indigène les a fait arrêter."

On télégraphie de Constantinople au *Daily News* : "Moukhtar et Server Pachas se préparent à partir pour Alexandrie. Pendant les trois derniers jours cinquante personnes ont été arrêtées en train d'enrôler des hommes pour le khédive. Osman Pacha, ex-ministre de la guerre, a servi, dit-on, d'intermédiaire. Une enquête a été ouverte, mais elle est conduite avec le plus grand secret."

La position des rebelles a Tel-el-Kébir est très forte. Il y a un retranchement en travers et sur les deux côtés du chemin de fer. La position est entourée d'eau de chaque côté. Les pertes des Anglais dans la journée de vendredi ont été de 50 tués et blessés. La cavalerie en a perdu une trentaine en chargeant un carré d'infanterie au milieu de la mitraille. Le total des forces que le général Wolseley a dans le district d'Ismailia compte 11,000 hommes, 2,500 chevaux et 27 canons.

La *Tribune* publie la dépêche suivante de Londres, 2 août : L'intérêt public se concentre sur les opérations militaires en Egypte. L'occupation du canal de Suez comme base d'opération de sir Garnet Wolseley est considérée comme une bonne stratégie par les autorités militaires d'Europe. Les Allemands, quoiqu'ils soient portés à critiquer les opérations militaires des autres pays, font un grand éloge de la perfection des préparatifs de l'Angleterre et de l'excellence de son plan de campagne. Le général Wolseley a réussi à mystifier le public sur le départ de la flotte d'Alexandrie. Le ruse des faux télégrammes adressés aux journaux anglais pour donner le change aux Egyptiens jusqu'à ce dernier que tout est loyal en amour et en guerre.

Les dépêches optimistes de sir Garnet Wolseley sur les combats de jeudi et de vendredi font craindre que cette grande confiance en soi-même n'amène un désastre. Les succès passés du général n'ont été souvent qu'un e affaire de chance. Le sort pourrait bien lui devenir contraire.

La convention anglo-turque en est toujours au même point, bien que les journaux prédisent qu'elle sera signée à bref délai. On paraît croire dans les régions officielles que si la Turquie ni l'Angleterre ne désirent la convention.

La diplomatie russe continue à se montrer hostile à l'Angleterre. On pense en haut lieu que la Russie est poussée plutôt par le désir de se concilier la Turquie et d'ennuyer ainsi l'Allemagne, que par le désir de faire échec à M. Gladstone. La Russie et l'Italie interviendront certainement dans le règlement final de la question égyptienne. L'exemple de Beaconsfield dans le congrès de Berlin où le traité de San Stefano a été fait en pièces encouragera la Russie à agir de même contre l'Angleterre dans le règlement diplomatique.

M. de Lesseps a changé d'attitude depuis son entrevue avec le général Wolseley. Les principaux journaux de Paris, tels que le *Temps* et le *Journal des Débats*, soutiennent l'action de l'Angleterre. Le *Temps* compte sur la clameur française contre l'Angleterre au grognement du chien dans la mangeoire, et déclare que les anglophobes s'indignent de voir l'Angleterre entreprendre une œuvre d'un avantage réel pour les Français, politiquement et financièrement.

Le Daily News publie la dépêche suivante d'Ismailia : "Les gardes du corps ont fait huit prisonniers, qui étaient vêtus en paysans, mais portaient des armes. Deux d'entre eux avaient de longs fusils arabes du vieux système, les autres portaient des carabines Remington. Les éclaireurs de l'ennemi ont montré une grande hardiesse. L'ennemi était beaucoup plus fort qu'on ne s'y attendait. Il avait de la cavalerie et était rangé en demi-cercle. Nous avons bientôt vu arriver des trains de renfort. Nos canons ont ouvert le feu à 11 heures. Tout d'abord l'ennemi a répondu très faiblement, mais dans l'après-midi les rebelles tiraient six coups contre nous autres un. Ils ont toutefois pointé très peu d'effet. Le feu de l'ennemi n'était pas précis. Nos hommes et nos chevaux ont bravement supporté la chaleur.

Les matelots autrichiens ont vu Arabi à Cafr-el-Douar. Les prisonniers n'ont été relâchés qu'après avoir donné leur parole d'honneur de ne rien révéler de ce qu'ils avaient vu.

Constantinople, 27.—Le chef kurde Obeidullah, dans un télégramme au sultan, dit qu'il a rassuré Constantinople sans aucune intention hostile, et reste un fidèle serviteur du sultan.

L'*Opinione nazionale* de Florence publie la lettre suivante adressée par M. Menotti Garibaldi à MM. Riccardo Garibaldi et Maglioni ;

Albano-Laziale, 4 août.

Chers amis.

Nous devons nos sympathies aux Egyptiens qui combattent pour leur indépendance, mais il n'est pas question d'enrôlements parce que nous ne pourrions rien faire pour eux en ce moment. Les difficultés que nous aurions à surmonter sont trop nombreuses.

Salut, aux amis et à vous, de votre dévoué.

M. GARIBALDI.

—Une dépêche de Calais annonce que le paquebot anglais *Iberica* a fait pour la première fois la traversée de Douvres à Calais en soixante-cinq minutes.

Ce paquebot a cent mètres de longueur, contient de vastes salons et quinze cabines particulières, le tout éclairé à la lumière électrique; il est destiné à faire le troisième service à heure fixe qui correspondra avec le train rapide partant de Paris à 9 heures 35 du matin.

L'*Iberica* a coûté 1,750,000 fr.

Avis,

Le présent avis a pour objet de certifier que nous avons vu et examiné la collection les certificats Nos 1 et 2 du plus quotidien de la New Orleans Mutual Aid Union, No 133 rue Gravier, J. P. Longley, président, et que ces certificats ont été promptement payés aussitôt que la preuve du Mariage des applicants, Fernand Aloisior et Louise Marchand, a été établie. Ces deux personnes ont été nouvelés le 15 août, 1882; elles ont payé $60 20 et ont reçu sur leurs certificats $1250 ou un profit net de cent-dix dollars et 80 sous en 15 jours.

EMMETT L. ROSS & CIE.
Nlle-Orléans, 31 août, 1882.
2 sept—3 f.

Avis,

$3400.

Nlle-Orléans, 1er septembre 1882.

Le soussigné certifie qu'il était porteur d'un quart du billet combinaison No 9-20-67, "Classe 266 de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui a gagné le Premier gros lot de Trois Mille Quatre Cent Piastres, le mercredi, 30 août 1882, le dit billet ayant coûté la somme de vingt-cinq cents, au bureau de Jules Clerc, 56 rue Front, Nlle Orléans, Lne; le montant lui en a été promptement payé sur présentation du billet aux bureaux de la compagnie.

Nom : ROBT. PHILLIPS,
Résidence : 187 rue Palmyre.
2 sept.. 1f Nlle-Orléans, Lne.

On demande

UN JEUNE HOMME qui roit muni de bonnes recommandations, pour nettoyer le magasin et faire des courses.

S'adresser à M. CHARLES TROUILLY,
2 sept—2f 132 rue du Canal.

Tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiana.

POUR LE 1er SEPT.—CLASSE No 203

Tirage de 4 heures P. M.

68	19	14	9